



AFRICA+50
UN NOUVEL ADN DE LA MODERNITÉ
Théâtre du Rond-Point – 31 mai 2010

TEXTE DE L'INTRODUCTION DE PHILIPPE LEMOINE

Bonsoir,

Nous avons appelé le débat Modernité On/Off de ce soir : « Africa + 50, un nouvel ADN de la modernité ».

Deux commentaires rapides sur ce titre :

- On a dit : « Africa + 50 », pas « - 50 ». Même si nous avons commencé avec Indépendance Cha Cha, notre objectif n'est pas d'enclencher la marche arrière, destination nostalgie. Nous sommes dans le +, dans l'avancée, dans le bond en avant. Parlant de l'expression « négritude », l'écrivain Wole Soyinka a dit : « Le tigre n'a que faire de sa trigritude ; il fonce sur sa proie, c'est tout ».
- Deuxième commentaire : on a écrit « Un nouvel ADN de la modernité ». Point. Pas point d'interrogation. Durant cette soirée, nous avons choisi un parti pris. Celui de considérer que l'Afrique était le continent de demain, que sa croissance démographique et que sa jeunesse étaient des éléments structurants qui changeaient de A à Z le paysage de la question africaine. L'Europe va se trouver d'ici peu avec, à ses portes, un continent dynamique, 4 à 5 fois plus peuplé qu'elle. Ce serait suicidaire de se désintéresser plus longtemps de l'Afrique, de laisser le champ libre aux initiatives des Etats-Unis et de la Chine, alors que les Africains ont non seulement des ressources économiques, écologiques, énergétiques essentielles, mais surtout qu'ils peuvent avoir une contribution majeure à la crise que nous connaissons de notre modernité.

Nous disons : vive l'immatériel ! Moins de biens, plus de liens ! Plus de solidarité ! Plus de démocratie participative ! Moins de vitesse, plus de temps ! Nous rendons-nous compte que nous pouvons enrichir notre pensée et notre vision en nous imprégnant d'Afrique ?

La soirée sera construite en 3 temps. Le 3^{ème} sera précisément sur cette question de l'Afrique au secours de l'Europe et de l'Occident, après que la seconde partie aura passé en revue tous les éléments de l'incroyable dynamisme démographique, économique, culturel, sociétal qui anime aujourd'hui l'Afrique.

Mais auparavant, il nous faut nous défaire d'un certain nombre de masques. Tout débat sur l'Afrique mené en France prend forme sur une toile de fond bien particulière qui mêle une grande indifférence collective à ce qui se passe sur ce continent avec l'expression de points de vue singuliers, ceux qu'expriment les amoureux de l'Afrique. Il s'agit en fait des deux faces de la même médaille. Le corps social français vit comme si l'Afrique n'existait pas et ce sont des spécialistes qui se chargent d'entremêler compétence et passion, en témoignant du lien privilégié qui les unit à cet autre côté du miroir.

Pour cette soirée, nous avons choisi de donner la parole à des Africains du Sud du Sahara. Les intervenants viennent du Bénin, du Cameroun, du Congo, du Rwanda, du Sénégal, du Soudan. Mais pour les interviewer, nous nous sommes mis à deux puisque le Forum d'Action Modernités s'est associé ce soir à la Fondation « African Artists for Development ». Nous serons donc deux à animer la soirée : Matthias Leridon, Président de Tilder et d'African Artists for Development et moi-même.

Matthias et moi représentons les deux faces du questionnement français face à l'Afrique. Matthias l'a dit lui-même : il incarne le personnage de l'amoureux de l'Afrique, il a une magnifique collection d'Art africain contemporain, il passe sa vie dans les différents pays de ce vaste continent et il en a tiré un livre qui paraîtra prochainement aux Editions du Nouveau Débat Public : « L'Afrique va bien ».

Sans vouloir comparer le Théâtre du Rond-Point à un cirque, Matthias serait ce soir un peu le clown blanc – si j'ose dire à propos de l'Afrique Noire – tandis que moi, je serai l'Auguste. Je mène comme vous le savez une réflexion sur les transformations de la modernité et mon but est de contribuer à faire émerger des représentations collectives qui soient positives et qui nous mobilisent pour des objectifs auxquels nous croyons. J'ai publié un livre qui s'appelle « La Nouvelle Origine ». Avec le Forum d'Action Modernités, nous avons fait ici des débats sur la révolution, sur l'après-Copenhague, sur la crise belge, sur « que faire du passé colonial ? ». Mais la vérité, c'est que je ne connais rien à l'Afrique.

Ou plutôt, si. Ma tête est encombrée d'un certain nombre d'idées toutes faites, comme la plupart des français. Et ce sont des idées tristes, qui ne donnent guère envie d'aller plus loin. On m'a appris autrefois ce qu'étaient les sept plaies d'Egypte et j'ai peu à peu élargi le sujet, en m'imaginant qu'une malédiction planait sur l'Afrique : la malédiction des sept plaies d'Afrique. Qu'on en juge !

- plaies économiques : la misère, la faim, les termes de l'échange
- plaie écologique : la désertification
- plaies politiques : les guerres civiles, les génocides
- plaie morale : la corruption
- plaies anthropologiques : les ethnies, le néo-colonialisme
- plaie sanitaire : la Malaria, le Sida
- plaie culturelle : l'illettrisme, la jeunesse à l'abandon

Toutes ces plaies forment un système, une croûte d'apparence immobile qui jette une lumière misérable sur l'image que je me fais de l'Afrique

contemporaine. Il y a cinquante ans, en 1960, 17 nouveaux pays d'Afrique ont accédé à l'indépendance. Et il me semble traduire la vision moyenne que nous nous faisons en France, en rappelant cette chape misérabiliste que nous plaquons sur toute cette période comme si rien ne s'était passé ou plutôt comme si il ne s'était passé qu'une seule chose : un lent naufrage, un enfoncement toujours plus profond de l'Afrique dans la misère.

Le Président de la République Française a fait scandale récemment à Dakar en déclarant que l'Homme Africain n'était pas vraiment entré dans l'Histoire. N'aurait-il pas été plus juste d'avouer que c'est nous qui ne savons pas facilement entrer dans l'Histoire de l'Afrique ?

En fait, nous ajoutons l'un à l'autre, trois manques de notre entendement : de l'indifférence, de l'amnésie, de l'inconscience.

De l'indifférence, tout d'abord. Nous ne nous intéressons guère au mouvement intellectuel et politique qui a préparé l'indépendance, avec le surréalisme dans l'entre deux guerres puis, après la seconde guerre mondiale, avec notamment les Temps Modernes et la revue Présence Africaine. Pour ma génération, celle du baby-boom, l'indépendance dans les années 60, ce n'était pas une idée point de départ, mais plutôt l'arrivée tardive du tout un combat d'émancipation qui formait le cœur de la modernité classique et qui s'était affirmé dès le XVIII^{ème} siècle avec l'indépendance des Etats-Unis. De toutes manières, cette indifférence intellectuelle allait devenir indifférence affective dès le milieu des années 60, la jeunesse occidentale découvrant égoïstement qu'il existait désormais un sujet historique passionnant : elle-même. Aussi ce qui se passait en Afrique dans les années 60-70 était bien lointain et, à la fin des années 80, allait s'éloigner encore plus avec la Chute du Mur. L'Europe occidentale découvrait d'un seul coup tous ces peuples-cousins de Russie, de Pologne, de Hongrie, d'Allemagne de l'Est, etc. Dans une brutale déformation de l'espace-temps, l'Afrique était propulsée loin de nous à grande vitesse.

Cette indifférence de ma génération s'ajoutait à un élément structurel lourd du psychisme français : notre grande capacité **d'amnésie collective**. Au cours de ces débats Modernité On/Off, c'est un trait que nous rencontrons périodiquement, pas entièrement négatif d'ailleurs puisque notre grande capacité à ne pas regarder la vérité en face de manière continue, participe des raisons qui provoquent en France de brusques soulèvements et une attirance particulière pour la révolution et la métamorphose. Cette amnésie, elle nous arrange car les villes de Bordeaux, de Nantes, de Saint-Nazaire, de Brest n'ont pas envie de penser tous les jours à l'enrichissement que leur a procuré le tristement célèbre commerce triangulaire, la traite et la vente des esclaves noirs. Plus près de nous, nous n'avons pas su faire retour sur la colonisation, pas plus que sur les régiments de tirailleurs africains que nous avons enrôlé dans nos guerres ou sur les contingents d'immigrés que nous avons fait venir dans nos usines. L'amnésie nous évite de regarder nos responsabilités en face.

Mais elle nous prive aussi de discernement. Qui se souvient qu'en 1960, tout le monde était prêt à parier sur le succès de l'Afrique ? On ne parlait à l'époque que de croissance et le continent malade, c'était l'Asie. Avec des élites politiques bien formées et bien préparés, les pays africains semblaient à même de tirer profit de toutes les ressources minières et agricoles dont une nature

bienveillante l'avait doté. Nous ne nous souvenons que du cri de René Dumont dès 1962 avec son livre : « L'Afrique Noire est mal partie ». Ne nous y trompons pas ! C'était à l'époque une position provocatrice et ultra-minoritaire. Nous l'avons oublié car nous sommes incapables de nous souvenir des effets en Afrique de la grande cassure des années 70 : effondrement du cours des matières premières, mise en place du scénario-catastrophe que René Dumont avait prédit, échec d'une agriculture tournée vers l'exportation, entrée dans une trappe de misère pendant près de 30 ans. En fait, nous passons par-dessus l'histoire et les retournements pour imaginer que dès 1960, c'était écrit : l'Afrique Noire était mal partie. Et dès que la mécanique de la pauvreté et de la misère s'est installée, l'amnésie a été entretenue par un certain goût médiatique pour la désespérance. C'est tellement plus simple d'annoncer au lecteur la confirmation de ce qu'il croit déjà savoir ! A longueur d'articles et d'émissions, une seule loi a servi de guide à trop de médias : annoncer de façon toujours plus spectaculaire que l'Afrique va mal et plutôt que d'enquêter en profondeur, se saisir des événements pour annoncer qu'un nouveau pas a été franchi dans une descente ininterrompue vers l'enfer.

Pour mettre en scène ces lieux communs où nous avons enfermé une Afrique imaginaire, il faut encore ajouter **l'inconscience** à l'indifférence et à l'amnésie. L'inconscience, cela consiste à croire sans cesse que l'Afrique est en retard, alors que sur certains sujets l'Afrique est en avance, au sens où son histoire l'a déjà confronté à des questions qui attendent l'Europe. Nous parlons par exemple beaucoup de cycles économiques : on l'a vu, la situation de l'Afrique n'était pas la même dans les années 60 et quinze ans plus tard. De même, on le verra, l'Afrique va mieux depuis 10 ans : Comment vont évoluer le cours de ses exportations et est-ce que cela va durer ? Ces questions de cycle qui se rappellent dès qu'on parle de l'Afrique, nous avons tendance à les oublier dans les pays les plus développés. Au moment des débats sur Internet et la nouvelle économie, n'étions-nous pas prêts à croire dans la fin des cycles ? On voit pourtant où nous en sommes. De même, l'Afrique a connu les excès d'une idéologie libérale prête à parier sur un mode de développement sans précédent : un développement qui se passerait de l'Etat. Pour limiter la corruption, certains ont imaginé que l'Afrique pourrait se développer par les seuls ressorts du marché et de la société civile, en contournant l'appareil d'Etat. Au prétexte de surcroit que les Etats-Nations étaient des constructions récentes et arbitraires, certaines organisations internationales se sont bornées à voir l'Etat comme le siège de dépenses improductives qu'il était urgent de mettre à la diète. Pourtant, quel pays au monde a pu développer des routes, des hôpitaux ou des écoles en se privant de l'Etat ? C'est sans doute là que ces cinquante dernières années ont donné à l'Afrique une sacrée avance sur l'Europe : l'Afrique a déjà fait l'expérience du FMI et des programmes d'ajustement structurels que nous allons connaître !

Plongeons maintenant dans le grand bain de l'Afrique des 50 dernières années pour nettoyer toutes nos idées reçues !